Insaniyat n°s 32-33, avril – septembre 2006, pp. 25-38

Mémoires métissées. Le paradigme antique

Toni MARAINI*

1. *« Il n'y a pas d'histoire unilatérale »* (Fernand Braudel)

De quel concept de métissage partons-nous? Dans *Gènes, peuples et langues*[1], le généticien A. Cavalli Sforza nous dit que brassages et métissages, ont marqué le devenir de l'Histoire. Le terme dérive du latin *miscere «* s'apparenter à q.q, unir, fondre » ; *miscere consilia*, « prendre des décisions en commun », écrivait Tacite). Par un renversement de sens, il signifiait aussi : « perturber, bouleverser, entamer la bataille » (*proelia miscere*). En passant par le bas-latin *mixtitius*, le mot *mestizo* (d'où *métis*) pris le sens de « bâtard ». Dans l'Empire espagnol de Philippe II, le métis était discriminé dans ses droits et fonctions. Repris par les théoriciens de la postmodernité, le terme s'est imposé avec de nouvelles et intrépides implications (en fin de comptes, nous sommes tous des métis). Le mot a été enfin associé à l'idéologie de la globalisation. Parler de métissage n'est donc pas aisé. Comme la « bilangue » de Khatibi, il doit pouvoir « donner et recevoir ». A. Leroi-Gourhan écrit que le « milieu technique est perméable » aux mutations/innovations qui l'améliorent mais pour qu'il y ait perméabilité (et non pas rejet ou refus) il faut qu'elles correspondent au « milieu intérieur »[2]. C'est à dire à des conditions qui en préfigurent le sens et la nécessité, une sous-jacente correspondance, le désir d'un manque, un temps d'élaboration.

Apports et hybridations ont alimenté toutes les civilisations. Même si la controverse européocentrique « anti-orientale » le niait, les langues dites indo-européennes s'écrivent, par exemple, en caractères élaborés en

* Critique, écrivain, Italie.

[1] Milano, Adelphi, 1996.

[2] *Milieu et Techniques,* Paris, 1945, p. 354.

Phénicie[3]. Mais aujourd'hui, sollicités par de faux désirs et chimères, comment penser cette problématique sans qu'il y ait imposture, aliénation ? Certaines modes qu'on nous présente comme des « métissages interculturels » nous agaceraient plutôt. La clôture dogmatique de l'identité, aussi. Entre ces deux extrêmes, créativité, vision comparée des phénomènes universels, vrais besoins de la vie, nécessité d'établir des liens avec l'Autre, nous aident à envisager des chemins. Confrontés à une phase de « bio-pouvoir » (Foucault) mondialisé, nous autres Méditerranéens sommes appelés à nous unir (*miscere consilia*) face à un projet Nord-Nord qui nous sacrifie au nom de la géo-politique. Ce projet nous fait douter du mot « métissage » tant le terme est galvaudé. Il nous fait douter aussi de la *World Culture* telle qu'elle nous est débitée par média et marchés interposés. Mais nous savons que le métissage est une constante de l'histoire et de l'espèce, moyen d'échange et de mutation, creuset de nouvelles créations, pensées et formes, confrontation salutaire. A condition qu'il n'y ait pas d'« identité aveugle » (Khatibi) imposée de part ou d'autre.

Les réflexions qui vont suivre envisagent certaines données de notre mémoire refoulées par les uns, détournées par les autres. Si le présent sollicite notre pensée critique, le passé nous demande d'en « dédouaner » certaines phases. Elles témoignent de ce long processus de métissages et d'échanges qui nous permet de répondre aujourd'hui à ceux qui nous voudraient inconciliables et irréductibles autant qu'à ceux qui pensent que la globalisation - et elle seule - nous apprend enfin à nous mélanger.

2. « *Il n'y a pas de chemin vers l'universel sans passer par le particulier* »[4].

En 1967, des artistes créaient en Algérie le groupe *Aouchem*. Ils écrivaient : « Aouchem est né il y a des millénaires, sur les parois d'une grotte du Tassili »[5]. Engageant la polémique avec « l'arrière-garde de la médiocrité esthétique », ils revendiquaient un patrimoine d'images, de signes et symboles ignoré par Beaux-Arts et la culture coloniale. En se tournant vers la préhistoire, l'africanité payenne, l'iconographie populaire, ils se « métissaient » en se rattachant à un passé multiculturel. Quelques années auparavant (1964-1967) au Maroc, une autre poignée d'artistes (F. Belkahia, M. Chebaa, M. Melehi) avait revendiqué un projet semblable : se ressourcer en revisitant un patrimoine esthétique « lié aux

[3] Bernal, M., *Black Athena.* London, Free Association Books, 1987.
[4] Todorov, T., *L'Homme dépaysé*. (éd. it.). Roma, Donzelli, 1997, p. 159.
[5] Manifeste (re)publié en catalogue, *Peinture du Signe*, Paris, 1998, p. 11.

traditions millénaires méditerranéennes, sahariennes et africaines »[6]. Le mot métissage n'était pas en vogue : on parlait plutôt de « ressourcement », découverte d'un passé observé d'un point de vue ex-centrique.

Ces expériences rendirent possible au Maghreb une autre démarche, si bien décrite par M. Khadda[7] : le périple de connaissance - voir, de *reconnaissance* - à travers l'art moderne occidental pour retrouver ses propres racines, revendiquer sa part de langage universel. On parlait de « correspondances » entre imaginaires, d'un miroitement de soi dans l'Autre (et vice-versa, comme en témoignaient les oeuvres de Klee, Kandinsky et tant d'autres). Ceux qui n'ont pas vécu ces parcours d'avant-garde ont du mal à en saisir la portée. Ouvrant la voie à « une compréhension non traditionnelle de la tradition »[8], ces artistes revendiquaient un brassage d'idées avec l'Occident sur un plan d'égalité. Cela fut possible à l'époque parce que le monde des arts en Occident n'était pas encore devenu une institution « auto-référante » (F. Jameson). Dans le climat instauré par la post-modernité (concepts de « la mort de l'art et de l'auteur », de « la fin des échanges et de l'histoire », etc), le discours occidental, tout en prêchant la culture « globalisée » et le métissage, a réintroduit de vieux slogans qui revendiquent l'espace « civilisé » et refoulent l'Autre - à moins qu'il ne représente une valeur marchande ou une curiosité ethnique - vers la périphérie de la culture.

Mais revenons au Sahara. Les artistes maghrébins avaient raison. Fertile entre des périodes de désertification, creuset de multiples peuples et cultures, il fut, il y a des millénaires, matrice, archétype. Dans les années 1930, alors que la préhistoire nord-africaine était jugée fruste et déphasée par rapport à celles du Proche-Orient et de l'Europe, T. Monod déplorait qu'on en ignore « le fourmillement de gravures rupestres, inscriptions et peintures »[9]. Autour des années 1960, des publications lui furent consacrées, non sans controverses sur les questions de datation et d'origine. En 1994, faisant le point sur les nouvelles méthodes de datation, Marianne Cornevin écrit qu'on a pu faire reculer les débuts de l'art au Sahara de quelques millénaires - autour de -10.000/-9.000 (Mori, Barich), voir -12.000 (R. et G. Luz). Aussi, alors que les « spécialistes s'accordent pour penser que les superbes gravures naturalistes du Sahara septentrional sont l'oeuvre de populations blanches. Les Capsiens ... », de

[6] Maraini T., *"Situation de la peinture marocaine"*, *Souffles*, n° 7/8, Rabat, 1967, p. 18.
[7] Khadda, M., *Feuillets épars liés*, Alger, SNED, 1983, pp. 44-45.
[8] Al-Jabiri, M. A., *Introduction à la critique de la raison arabe*, Casablanca, Le Fennec, 1995, p. 49.
[9] Monod, T., *Méharées,* (éd. it.). Milano, Sugar, 1990, p. 85.

nouvelles recherches « au lieu d'en faire une ethnie "venue d'ailleurs » les rattachent aux Ibéro-Maurusiens. On apprend aussi que, contrairement à l'hypothèse d'une introduction tardive du Néolithique, la découverte « des plus anciens sites en céramique en Afrique » datés (au C14) de -10.000 prouveraient « une néolithisation sur place »[10] plus ancienne que celle du Proche-Orient. La thèse sur l'absence d'un âge du bronze en Afrique du Nord a aussi été mise en cause. Tout ceci défie le socle dur de l'européocentrisme. On sait combien « idéologiques » ont été les sciences anthropologiques, l'archéologie, l'histoire des arts. Un exemple : en manipulant les évidences sur l'origine bantoue des imposantes ruines du Great Zimbabwe, l'Afrique du Sud les attribuait à une population « blanche ». En 1970, on demanda même « d'interdire la publication d'études affirmant (...) que le Great Zimbabwe est une construction africaine »[11]. De même, n'oublions pas l'embarras de l'archéologie coloniale face aux vestiges pré-romains du Maghreb. Des données confirment aujourd'hui les liens millénaires Afrique/Eurasie/Proche-Orient. Si on lit le livre de M. Gimbutas sur les sources du néolithique européen (-6.500/-2.500) ou les écrits d'E. Anati sur l'art rupestre de Val Camonica (Italie, vers -7.000), « aux origines de la civilisation européenne », on découvre des signes, symboles, images, silhouettes, cultes semblables à ceux du patrimoine méditerranéo-saharien[12].

Processus de diffusions, de correspondances, d'emprunts-apports sont encore mal définis, mais l'ancienneté des rapports inter-méditerranéens ne fait plus de doute. Dans *Black Athena*, M. Bernal a soutenu la génèse afro-asiatique de leurs racines. Par la suite, commerce, migrations, échanges, conflits, hybridations ont tissé la toile de fond de la protohistoire. « En Afrique du Nord, comme ailleurs, écrit Germaine Tillon, aussi loin que l'on remonte (…) on trouve le mélange »[13]. En 1926, dans *Die atlantische Götterlehre*, Leo Frobenius avait même avancé l'hypothèse d'un parcours phénicio-étrusco-créto-libyen reliant Mésopotamie, Egypte et pays des Yourouba ! On trouve l'écho de cette histoire métissée dans la mythologie, réceptacle d'événements millénaires fondus dans le discours emblématique. La mythologie « grecque » « comprend d'importants éléments de Crète, d'Egypte, de Palestine, de

[10] Cornevin, M., *Archéologie africaine*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1993; pp. 57-58, 64-65.
[11] Ibid., p. 229.
[12] Gimbutas, M., *The Language of the Goddess* (éd. it.). Vicenza, Neri Pozza, 1997. Anati, E., "Alle origini della civilità europea : l'arte rupestre in Valcamonica", *Archeo*, n° 27, Novara, De Agostini, 1985.
[13] Tillon, G., *Le Harem et les cousins*, Paris, Seuil, 1966, p. 87.

Babylone, de Frise et d'autres lieux »[14]. Elle nous parle « d'un monde qui va de l'embouchure du Guadalquivir au Caucase ».[15]

A vrai dire, ce monde dépassait les Colonnes d'Hercule. L'Occident a fait sien ce corpus. Le Maghreb l'a refoulé. Et pourtant, l'Afrique du Nord y figure parmi les mythes fondateurs. Il suffit de lire Homère, Hésiode, les mythographes anciens. Uranus et les Titans, le Palais de Héra et Kronos, le Jardin des Hespérides, les Champs Elysées (l'*Amenti* des Egyptiens, où se rend la barque solaire), les Îles Bienheureuses, les Nymphes, les Pléiades, les Gorgones, etc. sont situés vers la côte atlantique. Face à la région « appelée Gadiros dans la langue du pays », Platon situait le règne d'Atlantide qui « tenait la Libye jusqu'à l'Egypte et l'Europe » (*Timée,* 25, a, b). Uranus y aurait fondé la civilisation des Atlantes. « Ils sont, écrivait Diodore (*Bibliothèque*, III, 56), les hommes plus civilisés parmi les gens de ces contrées, occupant des terres fertiles et des grandes cités (...) et puisque nous parlons des Atlantes, il est opportun de mentionner leurs narrations mythiques (...) car elles ne divergent pas de celles des Grecs ».

Les narrations mythiques des Grecs ressemblaient aux narrations égyptiennes ! « En général, affirmaient Hérodote, Platon, Tacite, les Egyptiens disent que les Grecs se sont appropriés leurs plus illustres héros et divinités » (Diodore, I, 24). Les Grecs admettaient que certains aspects de leur savoir dérivaient de l'Egypte Pharaonique, de « l'Ethiopie » et de la « Libye ». Ils appelaient *Libùe* la zone septentrionale (Maghreb actuel), entre Delta et Atlantique, *Libukoi* ou *Libues/Libussa* ses habitants, et *Aithiopes* (« visages brulés ») ceux des zones méridionales de l'Afrique alors connue[16]. Ils attribuaient une origine nord-africaine à Uranus, Kronos/Saturne, Héra, Poséidon, Amun/Ammon, Athéna. Hérodote (*Histoires,* IV, 180) et Platon (*Timée,* 21e) affirme qu'Athéna était à l'origine la déesse « libyenne » Neith. Il y a plusieurs mythes sur Hercule, Dionysos, les Amazones, écrit Diodore, mais les « premiers » Hercule, Dionysos et autres Amazones étaient nord-africains. Le long des ces terres voyagent ainsi Persée, Thésée, Ulysse, Ménélas, les Argonautes.

Si l'on descend des hauteurs mythiques, on entrevoit, à l'ouest de l'Egypte, les Atlantes, Maxyes, Maces, Zanèces, Maurusiens, Gaetules, Nasamones, Garamantes etc. Les auteurs grecs mentionnent ce qu'ils leur avaient emprunté en matière de coutumes et techniques (l'attelage des

[14] Graves, R., *Greek Myths* (éd. it.). Milano, Longanesi, 1998, p. 3.
[15] Kerényi, K., *Die Mythologie der Griechen* (éd. it.). Milano, Garzanti, 1976, p. 7.
[16] Mveng, E., *Les Sources grecques de l'histoire négro-africaine*, Paris, Présence africaine, 1972.

chevaux aux chars, par exemple), de légendes et fables - les *libukoi logoi* « semblables aux fables d'Ésope » (Aristote, *Retoriké* 1393a30) -, et de cultes. Celui dédié à Ammon aux cornes de bélier dans l'oasis de Siwa, réputé pour être l'un des plus anciens de la Méditerranée, jouissait d'une immense renommée. Les Orphiques assimileront Zeus « qui porte l'Orient et l'Occident sur ses cornes de taureau » à Ammon. Ses oracles rivalisaient avec ceux de Delphes. En l'année -332 av. J. C., Alexandre le Grand entreprit un périlleux voyage pour y accéder et se faire reconnaître comme fils d'Ammon. Depuis lors, Orient et Occident ont élaboré cycles épiques et légendes sur Alexandre « *Dhûl'l-Qarnayn*, le "bicorne ». En jetant les bases d'un formidable métissage, sa conception du monde inaugura une phase de l'histoire qu'on désigne par hellénisme. Le Maghreb antique y participa de manière originale quoique souvent méconnue. « Il faut décoloniser l'histoire » écrivait en 1965 l'historien algérien M. Sahli. En reprenant son projet, A. Laroui proposa en 1970 une lecture décolonisatrice du Maghreb. « Ce n'est pas tant l'histoire en elle-même qu'il s'agira de retracer (...), précisait-il, que la relation qu'un Maghrébin d'aujourd'hui, soucieux de son avenir, est à même de soutenir avec la totalité de son passé »[17]. Analyses, fouilles, recherches, grilles de lectures ont fait leur chemin depuis. Mais, de part et d'autre de la Méditerranée, que connaît l'entendement commun de cette « totalité » d'un passé partagé ?

3. Une aire géographique de haute mémoire

> « *Il rentre dans l'enceinte des murailles de Cirta, (...) le magnanime vainqueur, Masinissa, et contemple heureux les dieux protecteurs et les demeures des ancêtres, bien aimé berceau de sa race* ».
>
> Pétrarque, *Africa* (Livre V)

En 1946, Jean Amrouche publiait *L'Eternel Jugurtha* (*L'Arche*, 13). Le chef numide, exécuté à Rome en -104 av. J. C., y symbolisait l'héroïque résistance des Algériens. Mais la plupart des figures significatives - pour leur rôle politique, leur résistance ou leur rayonnement culturel - de ce passé sont restés des ombres sur la scène imaginaire. Pourtant, au 14e siècle, en Italie, Pétrarque chanta en 773 vers la passion tragique de Masinissa et de la belle Sophonisbe, fille d'Asdrubal et femme de Syphax dans Cirta conquise en - 203 av. J. C. par le roi numide massyle Masinissa (allié de Rome) après la défaite du roi numide masaesyle Syphax (allié de Carthage). Pour rendre « le contraste

[17] Laroui, A., *Histoire du Maghreb*. Paris, Maspero, 1970, p. 11.

entre passion d'amour et vertu » (G. Martellotti), Pétrarque mit en scène le conflit psychologique de Masinissa et l'héroïque suicide de Sophonisbe. Avant d'être oublié, ce thème fut traité par d'autres auteurs italiens, comme exemple ceux du genre « tragique ». Curieux métissage imaginaire ! Il ne doit pas surprendre. Si l'on déconstruit la propagande idéologique et les distorsions des historiens romains, et si on l'enrichit avec ce que nous révèlent vestiges et documents, on saisit l'épaisseur humaine et culturelle d'un monde qui ne fut pas « acteur passif » sur la scène de l'histoire.

On décrivait alors en latin le domaine nord-africain en fonction des vicissitudes politiques entre *Mauri*, *Numidae, Gaetuli, Afri* et autres *Libyes*. On a souvent accusé les chefs de ces différentes communautés d'être désunis, de s'allier avec l'un ou l'autre des pouvoirs étrangers. Mais quand le Maghreb antique, disputé par plusieurs puissances, vit avancer l'expansionnisme romain, ces mêmes chefs dûrent adopter, pour sauvegarder leur autonomie, une *realpolitik* conditionnée par les luttes intestines, les alliances, les campagnes militaires et les ruses de l'ennemi. Une phrase du cordouan Sénèque nous suffit ici : en déplorant la discorde fratricide des Romains et les retombées du conflit pour le pouvoir entre César et Pompée, il écrit « [dans sa résistance] la connaissance de ses propres terres ne fut d'aucun secours à Juba [Juba I, roi numide] ni la très courageuse vaillance d'un peuple défendant son roi » (*Epistulae ad Lucilium*, VIII, 71). Pour défendre ses terres face aux visées hégémoniques de César, Juba I – qui se suicidera après sa défaite – avait dû chercher un allié au sein même de Rome. En choisissant le parti sénatorial et Pompée (que César fera assassiner), il se trouva du côté des vaincus.

La stratégie des alliances fut cruciale pour toute la Méditerranée. Des Balkans et du Proche-Orient à la Maurétanie, cités-Etats, confédérations et royaumes essayèrent de pactiser avec les Romains, ou d'en endiguer vaillamment l'avancée, avant d'être annexés à l'Empire. Une partie de la Maurétanie/Numidie le fut en l'année 40, après l'assassinat de Ptolémée, fils de Juba II et Cléopâtre Séléné. Svetonius raconte qu'il fut assassiné par Caligula parce qu'il s'était présenté à lui revêtu du manteau pourpre royal. Il semble plutôt qu'un complot ait été ourdi à Rome pour envahir le dernier royaume africain autonome de l'Occident méditerranéen. « Sans aucune doute ce sont les ressources de ses terres et de ses rivages qui ont

conduit Ptolémée à sa perte, car Caligula devait être bien informé de l'économie florissante de la Maurétanie »[18].

Le 3 décembre 2004, le *New York Times* publiait la photo d'une pièce prestigieuse mise en vente chez *Sotheby's*. Il s'agissait du portrait en bronze de Ptolémée. Le journaliste est surpris de constater qu'il « ne ressemble ni à un égyptien ni à un africain [noir] » ! En réalité, le roi berbère, petit-fils de Marc-Antoine et Cléopâtre (du côté maternel) et de Juba I (du côté paternel), était le produit de l'*oikouménê* inter-méditerranéenne. « Le portrait nous montre Ptolémée selon la tradition des princes hellénistiques dont il fut le tout dernier représentant »[19]. Pourquoi « dernier » ? En opposant, dans son projet impérial, l'idéologie latine à un monde considéré comme « barbare », et « en se proclamant sauveur d'une romanité menacée par l'hellénisme et l'Orient »[20], l'empereur Auguste avait condamné l'ouverture Orient/Occident. Même travaillé de l'intérieur par des courants orientaux, l'Empire romain allait imposer le culte de la latinité et, en fin de compte, l'avènement de l'Occident. Nourrie d'une mosaïque de cultures et de peuples très anciens souvent organisés en royaumes, d'une confluence de langues et de pensées (philosophies indienne, « sagesse » d'Egypte et de Mésopotamie), la période héllénistique - qui avait stimulé des courants « assez proches [en esprit] de l'âge moderne »[21] - avait favorisé syncrétisme et libre circulation d'idées, livres et oeuvres d'art (rôle des mécènes, compilateurs, érudits, bibliothèques), cultes à mystères, curiosité pour les sciences naturelles, conception universaliste de l'être et de la « cosmopolis ». Dans une époque qui connut migrants, réfugiés, philosophes itinérants et voyageurs sans frontières, on appliqua la *isopolitèia* (citoyenneté réciproque entre cités et pays). Les Stoïciens développaient le concept de « fraternité humaine universelle » et Diogène affirmait « l'univers entier est ma patrie ».

Si l'on aborde les quatre siècles précédant l'assassinat de Ptolémée suivant cette perspective, on voit apparaître alors dans le Maghreb antique royaumes, villes illustres (Sala, Lixus, Tingi, Volubilis, Iol, Cirta, Zama, Vaga, Capsa), monuments, mausolées, collections d'art (celle de Juba II a doté les musées du Maghreb d'oeuvres inestimables), bibliothèques (celle des *librorum punicorum* de Carthage offerte au rois numides par Scipion et enrichie par Juba II), liens Orient-Occident,

[18] Jodin, A., *Les Etablissements du Roi Juba II aux îles Purpuraires*. Tanger, E.M.I., 1967, p. 262.
[19] *Sotheby's Antiquities*, New York, December 9, 2004, p. 94.
[20] Malcovati, E., "Octave Auguste", *Treccani*, Milano, 1930, V, p. 348.
[21] Grant, M., *From Alexander to Cleopatra* (éd. it.). Milano, RCS Libri, 1998, p. 6.

pluralité de langues, amour pour la philosophie, adoption - à côté des divinités ancestrales - d'un véritable syncrétisme réligieux. Masinissa, embellit Cirta, développa agriculture et commerce, s'entoura d'artistes, et bien qu'épris de culture grecque, adopta le punique comme langue officielle. Micipsa, entouré de savants, se consacre à l'étude de la philosophie grecque. Son fils, Mastanabal, obtient une victoire aux Panathénées d'Athènes, rare privilège pour un non-Grec. Hiempsal, écrit des livres en langue carthaginoise. Syphax, comme Masinissa, Juba II, Ptolémée, ceint son front d'un diadème, à la mode des rois hellénistiques et, comme eux, frappe des monnaies à son effigie. Les fondements afro-puniques de leurs arts et architecture intègrent et adoptent apports d'Orient et gréco-romains.

Tout en poursuivant leur *realpolitik* vis-à-vis de Rome[22], les rois numides « résistaient » en se tournant vers l'*oikouménê* Orient-Occident, espace urbanisé d'interactions entre racines identitaires et univers cosmopolite qui ne semblait pas menacer l'identité héritée des ancêtres. Dans son traité sur les antiquités assyriennes, Juba II pris comme « guide » *Babylonika*, du savant chaldéen Bérose (-IV). Juba II (né vers -50 et mort en l'an 23/24) fut un érudit, polyglotte, grand bâtisseur, collectionneur et mécène, roi *litteratissimus* (Ampelius, 38), réputé « parmi les hommes de lettres les plus savants des Grecs » (Plutarque, *Caesar*, LV), « homme très docte en plusieurs disciplines » (Athénée, III, 2, 83b). Auteur d'une oeuvre rédigée surtout en grec, il eut une statue en son honneur à Athènes « pour sa place élevée parmi historiens et philosophes »[23]. En 1967, André Jodin écrivait : « la richesse du royaume de Juba II est attestée par l'expansion de ses cités, la beauté de leur architecture de tradition héllénistique (...), l'abondance des oeuvres d'art, comme la statuaire grecque (...), enfin les nombreuses émissions monétaires »[24]. Ce roi écrivit une quarantaine de traités (histoire, théâtre, littérature, philosophie, géographie, botanique, zoologie) mentionnés et consultés par maints historiens, géographes, doxographes et érudits[25], dont Pline. Il valorisa l'économie de son royaume, développa l'industrie de la pourpre et du *garum,* dota de monuments Sala, Volubilis, Lixus,

[22] Non sans conflits psychologiques, comme le raconte Silius Italicus dans le Livre XVI de *Punica* à propos de Syphax, tourmenté par ses doutes avant de soutenir Carthage contre Rome.

[23] Società dei Dotti, *Biografia Universale*. Venezia, Missiaglia, 1824, XXV, p. 102.

[24] Jodin, A., *Les Etablissements du Roi Juba II aux îles Purpuraires*, op. cit., p. 262. Juba II et sa femme Cléopâtre Séléné *Ba[silissa]* (« reine », en grec) en frappèrent d'assez belles.

[25] Maraini, T., "Juba de Mauritanie et l'héritage antique", *Horizons Maghrébins*, n °39, Toulouse, P.U.M., 1999, pp. 43-61.

Iol/Caesarea, organisa des explorations - dont celle (bien avant Lanzarotto Malociello) aux îles Canaries permit de décrire, entre autre, la navigation par les alizés[26].

Parmi ses traités, dont certains parvenus jusqu'à nous sous forme de fragments[27], figurent *Libukà* (sur l'Afrique du Nord), des écrits sur Rome, l'Assyrie, l'Arabie nabatéenne, l'Euphorbe et l'Opium (cités par Dioscoride et Galien), des poèmes et un recueil d'écrits pythagoriciens[28]. A l'époque coloniale, les historiens occidentaux ont parlé de lui avec un certain mépris[29] et des Maghrébins l'ont accusé d'avoir été le « pont qui servit aux sauterelles romaines pour passer en Afrique »[30]. Mais il ne fut ni un « banal client de Rome » ni un traître[31]. Ses écrits utilisèrent les sources latines, grecques, alexandrines, chaldéennes, phéniciennes, puniques, « libyco-berbères » et ont alimenté le creuset des connaissances anciennes.

L'exploitation du Maghreb antique enrichit Rome. Mais le monde romain « importa » aussi au long des siècles des éléments culturels, techniques[32], artistiques, religieux (des textes sacrés de la *Sybilla Libyca* conservés au Palatin et du culte de Tanit *Caelestis* - avatar d'Isis et Neith associée à Junon - introduit au Capitole, jusqu'au christianisme africain et à la « Cité de Dieu » d'Augustin). Le Maghreb antique vit fleurir les ateliers locaux dont les produits étaient exportés (peaux, boiseries, étoffes, teintures, tapis, bijoux, céramique), une « recréation locale » (P.-A. Février) des formes d'habitat et de décor, un art de la mosaïque, transposition originale à partir de l'iconographie des tissages ancestraux (P. Ricard). L'art islamique héritera des éléments de cette interaction entre savoirs plurimillénaires et adaptations nouvelles et les réélaborera à son tour.

Par ailleurs, les historiens contemporains s'interrogent sur la portée, l'extension et l'influence d'une « romanisation » manifestement surestimée au détriment d'une connaissance des réalités locales

[26] Segre, M., "Le cognizioni di Giuba Mauritano sulle Isole Fortunate", *Rivista Geografica Italiana*, Firenze, 1927, XXXIX, Fsc. 2, p. 79.
[27] Müller, C., *Fragmenta historicum Graecorum*. Paris, Didot, 1848, Tome III, p. 483 ; Jacoby, F., *Die Fragmente des Griechischen Historiker,* n.e.. Leiden, Brill, 1964, p. 217, Juba von Mauretanien.
[28] Le 1er siècle vit s'affirmer le néo-pythagorisme avec Moderatus de Gadès.
[29] Gsell, S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. Paris, Hachette, 1928, VIII, p. 207.
[30] Al Moubarak Al-Mili (1929), cité par J. Déjeux, *La Poésie algérienne de 1830 à nos jours*, (n. e.). Paris, Publisud, 1982, p. 42.
[31] Il a peut être même retardé la brutale annexion de ses terres par Rome.
[32] Février, P.-A., *Approches du Maghreb Romain*. Aix-en-Provence, Al Kalam/Edisud, 1990, Tome II, pp. 96-102.

(économie, art, culture) dont on essaie de retracer l'histoire. Mais tout cela semble relever plus de l'érudition que du bagage notionnel du public moyen. En 1963, Ch. Ghallagher[33] n'accordait au Maghreb « que 6 personnalités de valeur, 3 dans l'Antiquité, 3 dans la période islamique » et le définissait comme « a no idea producing area »[34] ! La *World Culture* est-elle plus informée ? Et pourtant, la période comprise entre les 1er et 7ème siècles compte d'importantes figures de résistants, un grand empereur « afro-romain » (Septime Sévère), une quantité d'auteurs, rhéteurs, grammairiens et penseurs « latinophones », dont certains figurent parmi les meilleurs écrivains latins de cette époque. De Térence et Apulée à Fronton, la liste s'allonge avec Tertullien, Cyprien, Lactance (le « Cicéron d'Afrique »), Minucius, Augustin, Priscien, Corippe, Victorinus, Némésianus et d'autres qui furent chrétiens. Il faut évidemment les comprendre par rapport à leur temps, dans leur originalité et, dans le cas d'Augustin, leurs contradictions.

On a écrit qu'Augustin « révolutionna »[35] le genre littéraire autobiographique de l'Occident tandis que par son dogmatisme il favorisa « l'Eglise triomphante » et la défaite du donatisme africain. Avant de devenir dogme et pouvoir, le christianisme africain avait exprimé une révolte sociale contre Rome et (au prix même du martyr) contre le culte de l'Empereur. Il avait aussi représenté une réponse aux aspirations spirituelles de groupes (manichéens, gnostiques, orphiques, néoplatoniciens, néo-pythagoriciens) essaimés à travers toute la Méditerranée. A Sabratha, en l'année 158, dans son apologie (*De Magia Liber,* 27), après avoir mentionné Hépimenide, Orphée, Pythagore, Ostanès, Empédocle, Socrate et Platon - ailleurs, il cite Mercure/Hermès - , Apulée se dit « heureux d'être compté parmi des telles figures ». Au 4ème siècle, Porphyre[36] les définira comme des « colonnes de sagesse ». Ces noms, nous rappelle H. Corbin, figurent dans la tradition hermétiste et la gnoséologie de l'Islam, et ce « dans la conviction qu'il n'y a qu'une seule Sagesse, une seule tradition mystique, exprimée au cours des siècles »[37].

A propos de cette chaîne de métissages entre pensée antique, Islam et Maghreb, relevons ici que l'*isnad* d'Ibn Sa'bin remontait à Hermès Trismégiste et incluait Socrate et Platon[38]. Tout se tient dans le

[33] Cité par Laroui A., *Histoire du Maghreb*, op. cit., p. 28, n. 18.
[34] « Une aire géographique n'ayant pas produit d'idées ».
[35] Mohrmann, C., *Sant'Agostino, Le Confessioni*. Milano, RCS, 1997, p. 27.
[36] Cité par Shahrastani, in Altheim, F., *Il dio invitto*. Milano, Feltrinelli, s. d., p. 122.
[37] Anawati, G. C. et L. Gardet, *Mystique Musulmane*. Paris, J. Vrin, 1986, p. 56.
[38] Dermenghem, E., *Le Culte des saints dans l'Islam maghrébin*. Paris, Gallimard, 1954, p. 93.

croisement des grands axes de la pensée. Dans son livre *L'Islam dans sa première grandeur*[39], M. Lombard montre comment la civilisation musulmane a su inclure et respecter le pluralisme culturel et le savoir préexistants. Il n'y a pas de raison de la déposséder de ce que cette aire géographique a pu élaborer a cours de la période préislamique. Jeune professeur d'histoire de l'art au Maroc dans les années 1960, je dûs moi-même, pour ébaucher mon cours, aborder des pans d'histoire entourés d'opacité et plonger dans le passé. Et pourtant mon domaine de spécialité était l'art moderne ! Mais sans une vision historique, on ne pouvait contredire les théoriciens (occidentaux) qui réservaient l'existence d'une avant-garde, de la modernité, de la mémoire et de la civilisation au seul Occident, ni répondre à ceux qui considéraient le passé préislamique comme un domaine obscur ou sans importance pour le patrimoine des arts et des idées du Maghreb musulman. Du point de vue qui est à présent le mien (c'est-à-dire d'Italie), cette approche conserve aujourd'hui encore toute sa portée propédeutique.

4. Conclusion : *oikouménê* contre Empire

> *Je suis mi-numide, mi-gétule, et ne vois pas pourquoi je devrais en avoir honte pas plus que Cyrus le Grand, qui fut de race mixte* (…) *Il ne faut en effet pas voir où une personne est née mais comme elle se comporte* (...)
>
> Apulée, *De Magia Liber*, 24.

Le périple de ce texte est une *métaphore*. Quel rapport avec le thème du métissage? On l'a vu, pour qu'il y ait métissage, et non pas prévarication ou imitation stérile, le « milieu intérieur » doit *interagir* avec l'Autre sur un plan d'affinités ou de stimulations réciproques. En rendant à chacun sa part d'histoire et de dignité, et en oeuvrant dans la perspective d'un « dédouanement » des connaissances, il faut contre-carrer la mémoire à sens unique, la culture à sens unique. En 1921, H. von des Hofmannsthal écrivait dans *Buch der Freunde* : « la musique unit, les coutumes séparent ». La *World music* réussit là où la globalisation échoue quand elle est culturaliste et utilise l'idée de métissage pour ses intérêts, comme au temps de Philippe II : « pureté » et pouvoir d'un côté, ethnicité et soumission de l'autre. C'est cela le scandale, la remontée en surface d'un néo-post-colonialisme (ou, d'autre part, d'un néo-post-féodalisme) qui réduisent le « métissage » à une caricature ou une diablerie.

[39] Paris, Flammarion, 1971.

D'autre part, il y a des métissages nécessaires et souhaitables dans un monde toujours plus « proche » dans lequel nous vivons ensemble. Il y a même des chances que ce défi soit salutaire[40]. Mais idéologie de la globalisation, économie et media ont happé le marché des idées, des images et de l'histoire, et, dans ce marché, l'Autre (l'Occidental aussi) devient consommateur/consommé, marchandise, simulacre, ombre sur une scène de pacotille. Dans le pire des cas, il se sent menacé par un cheval de Troie, corps étranger dans l'espace identitaire. Devons nous pour autant ériger murailles et frontières ? Et contre qui, si savoir et ignorance s'affrontent au sein même de nos cultures et si nous cherchons une « identité » aussi profonde que libre? Il faudra plutôt déjouer banalités, violences, impérialisme marchand, tourisme épidermique, culture avilie en ethnicisme, exotismes réciproques, dogmatisme politique. Faire des mémoires et de la connaissance des monnaies d'échange pacifique dans les rapports qui dictent notre destin. Répondre à l'aliénation par une sagesse critique. Enfin, renforcer une pensée trans-nationale qui ne nie par les particularités mais qui saisit la portée et l'urgence de notre destin humain partagé.

Bibliographie

(Collectif) *Peinture du Signe*, Paris, 1998.

Al-Jabiri, M. A., *Introduction à la critique de la raison arabe*, Casablanca, Le Fennec, 1995.

Altheim, F., *Il Dio invitto*. Milano, Feltrinelli, (s./ d.).

Anati, E., "Alle origini della civiltà europea: l'arte rupestre in Valcamonica", *Archeo*, n° 27, Novara, De Agostini, 1985.

Anawati, G. C. et L .Gardet, *Mystique Musulmane*. Paris, J. Vrin, 1986.

Bernal, M*., Black Athena,* London, Free Association Books, 1987.

Cavalli Sforza A., *Gènes, peuples et langues*. Milano, Adelphi, 1996.

Cornevin, M., *Archéologie africaine*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1993.

Dermenghem, E., *Le Culte des saints dans l'Islam maghrébin*. Paris, Gallimard, 1954.

Février, P.-A., *Approches du Maghreb Romain*. Aix-en-Provence, Al Kalam/Edisud, 1990.

Gimbutas, M., *The Language of the Goddess* (éd. it.). Vicenza, Neri Pozza, 1997.

Grant, M., *From Alexander to Cleopatra* (éd. it.). Milano, RCS Libri, 1998.

Graves, R., *Greek Myths* (éd. it.). Milano, Longanesi, 1998.

[40] Autrement, il n'y a plus qu'à jeter portables, PC, CD, TV, journaux et autres agenda.

Gsell, S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. Paris, Hachette, 1928.

J., Déjeux, *La Poésie algérienne de 1830 à nos jours* (n. e.). Paris, Publisud, 1982.

Jacoby, F., *Die Fragmente des Griechischen Historiker* (n. e.). Leiden, Brill, 1964.

Jodin, A., *Les Etablissements du Roi Juba II aux îles Purpuraires*, Tanger, E.M.I., 1967.

Kerényi, K., *Die Mythologie der Griechen* (éd. it.). Milano, Garzanti, 1976.

Khadda, M., *Feuillets épars liés*, Alger, SNED, 1983.

Laroui, A., *Histoire du Maghreb*. Paris, Maspero, 1970.

Leroi-Gourhan A., *Milieu et Techniques.* Paris, 1945.

Malcovati, E., "Octave Auguste", *Treccani*. Milano, 1930.

Maraini, T., "Situation de la peinture marocaine", *Souffles*, n° 7-8, Rabat, 1967 / "Juba de Mauritanie et l'héritage antique", *Horizons Maghrébins*, n° 39, Toulouse, P.U.M., 1999.

Mohrmann, C., *Sant'Agostino, Le Confessioni*. Milano, RCS, 1997.

Monod, T., *Méharées*, (éd. it.). Milano, Sugar, 1990.

Müller, C., *Fragmenta historicum Graecorum*. Paris, Didot, 1848.

Mveng, E., *Les Sources grecques de l'histoire négro-africaine*. Paris, Présence africaine, 1972.

New York Times, "*Sotheby's Antiquities*", New York, December 9, 2004.

Segre, M., "Le cognizioni di Giuba Mauritano sulle Isole Fortunate", *Rivista Geografica Italiana*, Firenze, 1927.

Società dei Dotti, *Biografia Universale*. Venezia, Missiaglia, 1824.

Tillon, G., *Le Harem et les cousins*. Paris, Seuil, 1966.

Todorov, T., *L'Homme dépaysé*. (Ed. it.). Roma, Donzelli, 1997.